



Cinéma documentaire

Frédéric Choffat lance un cri d'alarme pour le climat

Dans «Tout commence», le cinéaste romand filme la jeunesse activiste, dont ses enfants, et croise les générations dans une fresque documentaire dense et touchante.



Frédéric Choffat: «J'ai été chaque fois soufflé par ce que disaient mes enfants et plus globalement les jeunes.» LAURENT GUIRAUD



Pascal Gavillet

Urgence climatique. Depuis 2019, la prise de conscience est mondiale. Le monde s'effondre et si rien n'est fait, il n'en restera rien pour les générations futures. Un peu partout, des jeunes manifestent. En Suisse également. En bloquant des banques, en défilant, en menant des actions.

Le cinéaste Frédéric Choffat, né à Grandcour dans la Broye vaudoise et installé à Genève, les a filmés. Ses deux enfants, Solal et Lucia, se retrouvent au cœur du maelström. Au départ, le cinéaste l'ignorait. Entre cri d'alarme documentaire et film de famille, «Tout commence», en salle depuis mercredi, trouve ses marques, son style, sa raison d'être. On suit le tourbillon, il nous emporte. On en parle ici avec son auteur.

Est-il plus compliqué de filmer ses propres enfants?

Forcément, puisque sur ce film, j'étais à la fois cinéaste et père. Après, ma monteuse m'a rappelé de ne pas oublier que je suis d'abord cinéaste. En filmant mes enfants, le but n'était pas d'être complaisant. Il y a des moments où ils n'avaient pas envie. J'ai découvert leur implication en faisant le film. Un jour, je suis allé filmer des activistes. Et là, j'ai vu que mon fils était l'un d'eux, et même celui qui a pris la parole pour faire un discours ce jour-là. Par la force des choses, je me suis donc resserré sur la famille.

Vous êtes-vous fait oublier durant le tournage?

Oui et non. Pas tellement dans ce film, car j'avais besoin du consentement de tous les participants.

Même les policiers?

Non, eux, ils font leur job.

Etait-ce important de donner la parole à plusieurs générations?

L'idée de croiser les générations est venue très vite. C'est pour ça que j'ai aussi filmé mes parents. Et c'était plus simple, car ils n'ont pas peur d'être jugés. Dans le film, il n'y a pas de clashes générationnels. La cohabitation est naturelle.

Pensiez-vous que vos enfants étaient si pugnaces, si combattifs?

Non, j'ai été chaque fois soufflé par ce que disaient les jeunes, par leurs discours très construits. J'ai été surpris et il n'y a rien de plus beau que d'être surpris. En plus, ils n'ont pas l'insouciance de ces jeunes qui n'en ont rien à foutre de rien. Mais je pense que la plupart des ados ont une conscience. Dans le cadre du FIFDH, dans la seule scolaire que j'ai faite, les élèves savaient tous par cœur ce qu'il y avait comme problèmes avec le climat. Quelque part, on leur a volé leur rêve, leur planète, leur futur. Et je ne sais pas s'il y a pire, comme constat.

Vous alternez documentaires et fictions. Où êtes-vous le plus à l'aise?

«Tout commence» est mon premier documentaire pour le cinéma. Les autres, c'était d'abord des films de festivals. À titre personnel, je préfère le réel. Pourtant, le montage est plus compliqué. Avec la fiction, on suit un certain canevas que dessine le scénario. Avec le documentaire, il y a des kilomètres de rushes et il faut tout composer à partir de ça. Sans compter que je suis toujours en train de me dire que je rate peut-être quelque chose lorsque je filme.

À la fin, avez-vous eu

les réponses à certaines questions que vous vous étiez posées sur le dérèglement climatique, la nécessité de l'activisme, etc.?

J'ai eu la réponse à ma narration, à savoir que je ne pourrais pas avoir de solution. Idéalement, ce serait bien que le public ait les mêmes interrogations. Mon idée, c'est de donner un espoir.

Comment est né le titre du film, «Tout commence»?

Il préexistait au métrage. Lors du premier confinement, en 2020, avec ma compagne de l'époque, Julie Gilbert (*ndlr: scénariste de la plupart de ses films précédents*), on a lancé «Tout commence», appel citoyen du 4 mai sur le fil Telegram (*ndlr: messagerie du type de WhatsApp*). Tout était arrêté et c'était donc aussi le moment où tout pouvait commencer. Même si j'ai pensé à plein de titres, «Tout commence» est ce que j'avais envie de dire aux jeunes.

Est-ce que tous ces problèmes vous angoissent?

Ce n'est pas le mot. Je suis surtout préoccupé. Effaré, révolté. Là, les jeunes m'ont juste émerveillé.

Au niveau production, c'était une petite structure. Facile à monter?

Ça s'est très bien passé avec Joëlle Bertossa, de Close Up Films, qui n'a jamais été intrusive. Mais au départ, j'ai commencé le film seul, avec ma boîte. Et avec mon neveu, Quentin Chevalley, qui officiait comme chercheur et documentaliste avant de s'occuper du son et finalement de rejoindre le mouvement et témoigner face caméra. Je lui avais d'ailleurs envoyé un livre sur la collapsologie.